

LA Pastourelle.



A PARIS

CHEZ LOUIS JANET, LIBRAIRE,

Successeur de son Père,

Rue S.t Jacques, N.o 59.

LA PASTOURELLE.

LA PASTOURELLE.

Air : *Dans le bosquet, l'autre matin.*

Assise au bord d'un clair ruisseau,
Une innocente pastourelle
Soupire sa plainte à l'écho ;
Et l'écho répète avec elle :
Ah ! quel tourment ! ah ! quel souci !
De vivre loin de son ami.

Hélas ! peut-être en d'autres lieux
Quelque nouvel amour l'engage ;
Mais ailleurs l'aimera-t-on mieux
Que je ne l'aimais au village ?
Ah ! quel tourment, etc.

Depuis qu'il a trahi sa foi,
L'ingrat qui fait couler mes larmes,
Les beaux jours sont changés pour moi
En jours d'ennuis, en jours d'alarmes.
Ah ! quel tourment, etc,

DORIS.

IDYLLE.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Ma Doris un jour s'égara ;
Je dis : Qu'on coure en diligence ;
A celui qui la trouvera
Je promets une récompense.

Dans les bocages d'alentour,
Vous pourrez découvrir ses traces :
Elle est belle comme l'Amour,
Elle est faite comme les Graces.

A peine j'achevais ces mots,
Qu'elle-même s'est approchée ;
Dans le plus épais des berceaux
Par malice elle était cachée.

Voici, dit-elle, ta Doris,
Que je remets en ta puissance ;
Puis elle fit un doux souris,
Et demanda sa récompense.



Daphnis et Chloé.

DAPHNIS ET CHLOÉ.

Air : *Deux enfans s'aimaient d'amour.*

CHLOÉ, gentille bergerette,
En menant paître son troupeau,
Cherchait la simple violette,
Sur le bord fleuri d'un ruisseau.
Un rien amuse, un rien chagrine,
Dans l'âge aimable du bonheur ;
Et son pied rencontre une épine,
Lorsque sa main cueille une fleur.

Au cri percant qu'écho répète,
Daphnis accourt tout éperdu ;
Il voit Chloé pâle, inquiète,
Et le sang qu'elle a répandu.
Quelques feuilles sur sa piqûre
Vont bientôt calmer sa douleur ;
Mais comment guérir la blessure
Que Daphnis a faite à son cœur ?

Il prend le pied de la bergère,
Et le pose sur ses genoux;
L'accident qui la désespère
Fait naître les soins les plus doux.
Amour, ta recette divine
Charmerait bien mieux son ennui;
Mais l'innocent cherche une épine,
Quand la rose est si près de lui.

L'INCRÉDULE.

Air *à faire.*

PRÈS d'Alexis, dans un bocage,
Glycère, un soir, se promenait;
Le jouvenceau, d'humeur volage,
De son amour l'entretenait.
« Ah! lui disait-il, je vous aime;
Je ferais mon bonheur suprême
De vous aimer jusqu'au trépas. »
— Votre amour me paraît extrême,
Mais, par malheur, je n'y crois pas.

« Vous faut-il des sermens, cruelle !
J'en ferai mille à vos genoux ;
Pour une autre on est infidèle,
Peut-on jamais l'être pour vous ?
Sachez mieux vous juger vous-même :
Dès qu'on vous voit, il faut qu'on aime ;
Je vous aime... et je pars, hélas !... »
— Votre douleur paraît extrême,
Mais, par malheur, je n'y crois pas.

« Ce mot fatal me désespère....
Ah ! laissez-moi l'espoir flatteur
Qu'à mon retour, belle Glycère,
J'aurai des droits à votre cœur.
Daignez promettre à qui vous aime
Qu'un jour vous m'aimerez de même...
Que ce jour m'offrira d'appas !... »
— Si j'avais la faiblesse extrême
De promettre, n'y croyez pas.

LISIS, MYRTIL, ET GERMANCE.

IDYLLE.

Air : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

LISIS (à Myrtil).

VIENS contempler, dans ces vallons,
Ce simple vieillard qui sommeille :
Viens ; mais, en approchant, craignons
Que quelque bruit ne le réveille....
N'aperçois-tu pas, dans ses traits,
La candeur jointe à la clémence ?
Regarde comme il dort en paix !
C'est le sommeil de l'innocence.

Nous avons encor nos bouquets,
Tribut généreux des prairies ;
Ce matin nous les av ns faits,
Pour les offrir à nos amies.
De ces fleurs couronnons ce front,
Siége auguste de la décence ;
Les justes dieux nous béniront
D'en avoir paré l'innocence.



Lisis, Myrtil et Germance.

Mais il s'éveille....

GERMANCE (aux bergers, qui s'éloignent).

Jeunes gens,
Eh quoi ! vous fuyez ma vieillesse !
Ne craignez point mes cheveux blancs,
Restez : j'aime encor la jeunesse.
Que vois-je ? vos fleurs ont orné
Le front ridé du vieux Germance....
Quel charme d'être couronné
Des mains de la simple innocence !

Pour prix de vos soins généreux,
Souffrez que la reconnaissance
Fasse luire devant vos yeux
Le flambeau de l'expérience....
Bergers, conformez vos désirs
Aux lois sages de la prudence,
Et vous jouirez des plaisirs
Que donne la seule innocence.

Aux champs hab:te la candeur ;
Des cœurs vertueux c'est l'asile ;
Loin du trouble, de la grandeur,
On y goûte un bonheur tranquille....

Par vos travaux, dans les sillons,
Provoquez l'utile abondance :
Semez, récoltez des moissons;
C'est l'ouvrage de l'innocence.

Au chaste amour livrez vos sens;
Aimez, choisissez une amie :
Quel plaisir d'avoir des enfans !
C'est là le charme de la vie.
Mais, dans votre choix, la pudeur
Doit obtenir la préférence ;
On ne trouve de vrai bonheur
Qu'en s'unissant à l'innocence.

Ne flétrissez jamais vos cœurs
Par une honteuse avarice ;
Repoussez ces amis trompeurs,
Qui plongent dans le précipice ;
Fuyez ces riches éhontés
Que le rampant esclave encense :
Ah ! sur-tout fuyez les cités,
C'est le tombeau de l'innocence.

O mes amis ! n'oublions pas

Que cette vie est un passage ;
Que, pour vivre heureux ici-bas,
Voici la maxime du sage :
« Du faible soutenons les droits,
« Des dieux honorons la puissance ;
« Soyons humains, suivons les lois,
« Et conservons notre innocence. »

DAMOISEL ET BERGERETTE.

Air : *Sentinelle, prends garde à toi.*

VIVAIT jadis un damoisel,
Espoir d'une illustre famille ;
Non loin de l'antique castel,
Habitait bergère gentille.
Notre gaillard, de bon aloi,
Aux champs rencontra la fillette ;
Elle fuit ; mais amour la guette :
Bergerette, prends garde à toi.

Redoublant de soins et d'ardeur,
Damoisel met tout en usage
Pour triompher d'un jeune cœur,
Qui bientôt connaît doux servage.
La vieille Berthe, avec effroi,
Ainsi parle à la jouvencelle :
« S'il te jure d'être fidèle,
« Bergerette, prends garde à toi.

Mais ses discours sont superflus,
D'amour plus fort est le langage ;
Iselle ne résiste plus ;
Et damoisel devient volage.
La pauvre fille, en son émoi,
A mainte compagne discrète,
A son tour, tristement répète :
« Bergerette, prends garde à toi. »

HYLAS.

ROMANCE.

Air : *Ma peine a devancé l'aurore.*

Assis sur un rocher sauvage,
Hylas chantait au fond des bois ;
Le bruit des vents, dans le feuillage,
Accompagnait sa faible voix.
Du haut de la branche agitée,
La feuille tombait lentement ;
Et de la nature attristée
Hylas éprouvait le tourment.

« Sombres bois, témoins de mes larmes,
Bo s que dépouillent les autans,
Comme vous, j'ai goûté les charmes
D'un joyeux et trop court printemps.
Comme vous, j'ai senti la flamme
D'un été brûlant et cruel ;
Maintenant je sens dans mon âme
Régner un hiver éternel.

« J'ai vu la beauté séduisante
Qui, le matin, charmait mon cœur,
Le soir, fanée et languissante,
Disparaître comme une fleur.
J'ai cru qu'on avait sur la terre
Pour le malheur des soins touchants,
Que chaque humain était un frère,
Qu'on plaignait même les méchans.

J'ai cru trouver de la tendresse
En des amis qui m'ont quitté;
J'ai cru trouver dans ma maîtresse
Amour avec fidélité.
J'ai dissipé ma douce ivresse,
J'ai reconnu ma folle erreur....
Ah! le chemin de la sagesse
N'est pas le chemin du bonheur!

« Amour, espoir, plaisir, richesse,
Pour moi tout est déjà perdu;
Je n'ai plus rien que ma tristesse;
J'ai vingt ans, et j'ai trop vécu.... »
Le froid brouillard couvrait la terre;
L'oiseau timide se taisait;
Sur les monts grondait le tonnerre,
Et le cœur d'Hylas gémissait.



Alfred et Délie.

ALFRED ET DÉLIE.

Air : *Ce n'est qu'en perdant l'existence.*

Un troubadour de son amie
Par-tout chantait le doux minois.
A ses amours, à sa Délie
Il consacrait toujours sa voix :
« Je suis tendre et je suis sensible,
Lui disait-il à tous momens ;
Si t'oublier m'est impossible,
Délie, ah ! crois à mes sermens. »

Ainsi parlait à sa Délie
Le beau, l'élégant troubadour :
Jamais une femme jolie
Ne peut résister à l'amour.
Il obtint le cœur de sa belle,
Et promit de l'aimer toujours ;
Mais, hélas ! un homme fidèle
Est rare comme les beaux jours.

Alfred devint bientôt volage ;

On le vit, papillon léger,
Détruire son triste esclavage,
Et comme lui vouloir changer.
Délie aperçut avec peine
Du troubadour le changement;
Elle voulut briser sa chaîne,
Mais elle augmenta son tourment.

Ni ses reproches et ses larmes,
Ni les preuves de son amour,
Ni le doux aspect de ses charmes,
Ne fixèrent le troubadour.
Comme une fleur à demi close,
Que l'aquilon vient de flétrir,
On la voit semblable à la rose,
Bientôt se faner et mourir.

ZÉLIS,

OU LA BERGÈRE DE QUATORZE ANS.

Air : *On dit que le mariage.*

Au matin, dans la prairie,
Je conduis mes blancs moutons;

Et de la rose fleurie
Je parfume leurs toisons ;
Dans l'onde tranquille et pure,
J'admire le firmament.
J'adore dans la nature
Un Dieu juste et bienfaisant.

Cependant mon cœur soupire,
Je désire et ne sais quoi !
Ces prés, ces bois que j'admire,
Las ! ne sont plus rien pour moi.
Le doux chant de la fauvette,
Les baisers des tourtereaux :
Tout me trouble et m'inquiète ;
Qui peut donc causer mes maux?

Autrefois, près de ma mère,
L'amitié charmait mon cœur ;
Et le désir de lui plaire
Suffisait à mon bonheur.
A présent, triste et rêveuse,
Des pleurs coulent de mes yeux.
Ah ! Zélis, pour être heureuse,
Que manque-t-il à tes vœux?

COLIN.

ROMANCE.

Air : *De Voltaire chez Ninon.*

QUAND Colin est auprès de moi,
Mon cœur s'émeut, mon sein palpite ;
Tout s'embellit quand je le voi,
Tout me déplaît dès qu'il me quitte.
Son sourire m'ouvre les cieux :
Sa voix me charme et m'intéresse ;
Je crains de rencontrer ses yeux,
Et je voudrais les voir sans cesse.

Quelquefois, en filant mon lin,
Je pense à lui, je perds courage ;
Le fuseau tombe de ma main :
Je ne vois plus que son image.
Son sourire m'ouvre les cieux ;
Sa voix me charme et m'intéresse ;
Je crains de rencontrer ses yeux,
Et je voudrais les voir sans cesse.

LA BERGERETTE.

ROMANCE.

Air : *N'avoir qu'une seule pensée.*

Je suis une s'mple bergère,
Je ne cultive qu'une fleur ;
J'ignore l'art d'aimer, de plaire ;
Mes moutons font tout mon bonheur :
Je ne suis bien que dans la plaine,
Je chéris un foible arbrisseau ;
Je chante au bord d'une fontaine
Le doux murmure d'un ruisseau.

Mon seul bien est mon innocence ;
Ma seule richesse est l'honneur ;
Des simples jeux de mon enfance
Je ne connais que la douceur.
Docile enfant de la nature,
Comme la rose à son matin,
Mon seul miroir est l'onde pure,
Où je prends le fard de mon teint.

Le soir, je vais sur la montagne,
J'y chante le bonheur des champs;
Mon fidèle agneau m'accompagne,
Et semble applaudir à mes chants.
De mon cœur paisible et timide
L'Amour n'est pas encor vainqueur;
Fuis loin de moi, dieu trop perfide,
Fuis! si tu dois changer mon cœur.

NINA.

Air *à faire.*

NINA se traîne avec effort,
Dans le tombeau prête à descendre,
Bientôt, hélas! l'affreuse mort
Viendra glacer ce cœur trop tendre....
Pauvre Nina, quel est ton sort!
Toujours languir, toujours attendre!

On la rencontre chaque jour,
De son ami cherchant la trace.

En vain des chemins d'alentour
La neige couvre la surface ;
Pour éteindre le feu d'amour,
L'hiver même n'a point de glace.

Depuis l'aurore jusqu'au soir,
Ce soin agite sa pensée ;
Pauvre Nina ! quel vain espoir
Berce encor ton ame abusée !
Ton ami ne peut te revoir
Qu'aux champs heureux de l'Élisée.

Mais Nina touche à ce moment ;
Le poids de l'âge et la tristesse
Sillonnent son front languissant
Dont le seul aspect intéresse....
Ah ! l'empreinte du sentiment
Embellit jusqu'à la vie llesse !

INÈS ET ROGER.

ROMANCE.

Air *à faire*.

« Dès mes plus jeunes ans,
Oui, c'est vous seul que j'aime :
Mon cœur est, je le sens,
Plus à vous qu'à moi-même :
Vous eûtes mes amours,
Vous les aurez toujours. »

C'est en ces mots qu'un soir,
Dans la forêt de Chelle,
A Roger de Beaunoir
Parlait Inès, la belle :
Et près d'eux, dans le bois,
Courait un chien danois.

Mais voici qu'un guerrier
Survient par aventure.



Inès et Roger.

Et du beau chevalier
Convoite la future.
— Allons ! cède-la-moi,
Dit-il, ou défends-toi.

— Viens, lui répond le preux,
C'est moi qui te défie ;
Et, tandis qu'autour d'eux
L'herbe est déjà rougie,
Inès tranquillement
Attend le dénoûment.

Mais lorsque vint la nuit :
— Tiens, dit son adversaire,
Crois-moi, veux-tu sans bruit
Terminer cette affaire ?
Que la dame entre nous
Fasse choix d'un époux.

— Eh bien ! soit ; j'y consens :
Choisis, ma colombelle. —
A ces tendres accens,
Cette amante fidèle,
Pour suivre l'étranger,
Vous plante-là Roger.

Roger, qui comptait bien
Avoir la préférence,
Fort triste, avec son chien,
S'éloignait en silence,
Quand l'étranger maudit
Le rappelle, et lui dit :

— Ce beau chien me plaît fort ;
Pardon, si je t'en prive.
— Ah ! dit Roger, d'accord ;
Mais pourvu qu'il te suive.
Laissons à mon danois
La liberté du choix. —

Alors, doublant le pas,
Notre inconnu l'appelle ;
Mais un chien n'aime pas
Si vîte qu'une belle :
Celui-ci, sans bouger,
Resta près de Roger.

Mesdames, qui de vous
N'aurait eu la constance ?
Certes, nous savons tous

Ce qu'il faut qu'on en pense.
Soyez donc sans remords,
J'ai peint les mœurs d'alors.

ALINE ET ZERBIN.

Musique de Dalvimare.

FRANCAIS, qui chérissez vos dames,
Du dieu d'Amour sentez les flammes,
Et servez cet enfant malin :
Soyez courtois pour plaire aux belles ;
Jamais vous n'entendrez cruelles
Vous chanter ce triste refrain :
« Passez, passez votre chemin. »

Conservez long-temps la mémoire
De la malencontreuse histoire
D'un Espagnol nommé Zerbin ;
Altier et d'humeur intraitable,
Aux malheureux peu charitable,

Sans cesse il chantait ce refrain :
« Passez, passez votre chemin. »

Un jour, du haut d'une tourelle,
Pensif et rêvant à sa belle,
Il voit venir un pélerin,
Qui, couvert d'un habit de bure,
Gros chapelet à la ceinture,
Rosaire et bourdon à la main,
Chantait au milieu du chemin :

« O vous, chevalier secourable,
« Prenez pitié d'un pauvre diable,
« Amant malheureux, et chrétien. »
Zerbin sort de sa rêverie,
Ferme sa fenêtre, et lui crie,
Toujours fidèle à son refrain :
« Passez, passez votre chemin. »

Devinez qui ce pouvait être,
Qui gémissait sous la fenêtre,
Et sous l'habit d'un pélerin ?
C'était sa gentille maîtresse,
Qui, pour éprouver sa tendresse,

A la faveur d'un tour badin,
Voulait éprouver son Zerbin.

Deux jours après, brûlant d'ivresse,
Aux lieux qu'habite sa maîtresse,
Notre Espagnol, guitare en main,
Vient, de ses feux l'ame embrasée,
Et lui chante, sous la croisée,
De l'ami le tendre refrain :
« Belle Aline, ouvre à ton Zerbin. »

Lorsque du vent, de la froidure,
Elle laisse éprouver l'injure
Au dur et discourtois Zerbin :
« Bientôt tu vas me reconnaître,
« Dit-elle ; et, fermant sa fenêtre,
« Elle chante d'un ton malin :
« Passez, passez votre chemin. »

CE SERA MOI.

Air : *Vivre loin de ses amours.*

Ma bouche encor, ne sais pourquoi,
N'a rien osé te faire entendre ;
Suis interdit auprès de toi :
Mais quand verras regard bien tendre
Promettre amour et bonne foi,
Jusqu'au tombeau ce sera moi.

Quand tu verras qu'à ton bonheur
Plus qu'au sien même on s'intéresse ;
Et si jamais vient la douleur,
Quand tu verras de ta tristesse
Souffrir un autre autant que toi,
Cet autre encor ce sera moi.

Si tu permets à mon amour
De caresser douce espérance,
Que devant moi ta bouche un jour
Daigne chanter cette romance ;
Et des mortels, si j'ai ta foi,
Le plus constant ce sera moi.



Mon Bouquet.

MON BOUQUET.

CANZONETTE.

Non, tu n'auras pas mon bouquet :
Traite-moi de capricieuse,
De volage, d'ambitieuse,
D'esprit léger, vain ou coquet :
Non, tu n'auras pas mon bouquet

Comme l'incarnat du plaisir,
On dit qu'il sied à ma figure :
Veux-tu de ma simple parure
Oter ce qui peut m'embellir,
Comme l'incarnat du plaisir ?

Je veux le garder sur mon cœur ;
Il est aussi pur que mon ame ;
Un soupir, un souffle de flamme,
En pourrait ternir la fraîcheur....
Je veux le garder sur mon cœur.

Non, non, point de bouquet pour toi.
L'éclat de la rose est trop tendre :
Demain tu promets de la rendre.
Demain.... qu'en ferais-je ? dis-moi.
Non, non, point de bouquet pour toi.

ALEXIS.

Air : *Digne objet des plus tendres vœux.*

Solitaire, et chargé d'ennuis,
Parcourant les bords de la Dive,
Alexis à l'astre des nuits
Fait entendre sa voix plaintive.
Accablé de son sort affreux,
C'est dans le ciel seul qu'il espère :
Oh ! combien il est malheureux !
Le pauvre enfant n'a plus de mère.

D'un autre temps le souvenir
Augmente encore sa tristesse ;
ne voit pas dans l'avenir
etrouver une caresse :

Si dans son pénible sommeil
Vient se retracer sa misère,
Pour lui sourire à son réveil
Le pauvre enfant n'a plus de mère.

Jadis de tranquilles plaisirs
On entoura son existence ;
Prévenu dans tous ses désirs,
Il ne connut pas la souffrance.
A présent il vit isolé ;
Il gémit, il se désespère.
Par qui sera-t-il consolé ?
Le pauvre enfant n'a plus de mère.

De faux amis vont, sous ses pas,
A l'envi creuser un abîme :
D'un monde qu'il ne connoît pas
Il va devenir la victime.
Ah ! puisse le ciel, aujourd'hui,
Rendre sa douleur moins amère !
Puisse-t-il être son appui !
Le pauvre enfant n'a plus de mère.

LAURE.

PASTORALE.

Déja du soir l'ombre légère
Couvrait la cime des côteaux;
La jeune et timide bergère
Ramenait des champs ses troupeaux.
Triste et pensif, le beau Philène,
Sous le saule d'une fontaine,
Seul laissait errer ses chevreaux;
Et, rejetant chien et houlette,
Il soupirait sur sa musette
Ces chants redits par les échos:

Si ton berger, ingrate Laure,
T'est désormais indifférent,
Immole un amant qui t'adore,
Et qui périt en t'adorant.
Dieux, qui vîtes notre tendresse,
Sauvez celle qui me délaisse



Laure.

D'être ainsi délaissée un jour;
Ma mort remplira son envie :
Elle pourra m'ôter la vie,
Mais non pas m'ôter mon amour.

En vain, dans l'eau de ces fontaines,
Je cours éteindre mon ardeur :
L'amour, dans mes brûlantes veines,
S'allume avec plus de fureur.
Innocents agneaux, que j'envie,
Ah ! rien ne trouble votre vie :
L'Amour est pour vous sans danger ;
Ce dieu dispense, en ses caprices,
Au troupeau toutes les délices,
Et tous les tourmens au berger.

Sur votre écorce, avant l'aurore,
Ormeaux, combien ai-je tracé
Le nom de ma perfide Laure,
Avec mon nom entrelacé !
Croissez, couvrez-vous de feuillage ;
Le rossignol, sous votre ombrage,
Viendra lamenter sa douleur :
Un jour, sous votre asile sombre,

Le voyageur, cherchant de l'ombre,
Sentira palpiter son cœur.

En revenant des pâturages,
Tous deux, pressés de nous revoir,
Ma Laure et moi, dans ces bocages,
Tous deux nous devançions le soir.
Sans avoir revu ma compagne,
Deux fois, dans la triste campagne,
L'ombre a bruni le vert des bois.
Ah ! que Laure vive et m'oublie !
Laure, si tu perdais la vie,
Hélas ! je la perdrais deux fois.

Penchée à travers la feuillée,
Laure entendit ce triste chant :
Joyeuse à-la-fois et troublée,
Elle vole vers son amant.
La brebis que tu m'as donnée,
Par quelque berger détournée,
N'est qu'en ce moment de retour.
Ah ! s'écrie aussitôt Philène,
Les vents ont emporté ma peine,
Et n'ont laissé que mon amour.

ÉGLÉ.

CHANSON.

Air *à faire*.

J'ENTENDS gémir dans ce séjour
La tendre tourterelle :
Hélas ! d'un malheureux amour
Je soupire comme elle ;
Son amante a perdu le jour :
Églé m'est infidèle.

Églé jurait que son ardeur
Égalait ma constance :
Pourquoi de ce serment trompeur
Bercer mon espérance ?
Cruelle Églé, rends-moi ton cœur
Ou mon indifférence.

PHILIS.

ROMANCE.

Ton teint, Philis, a des couleurs
Dont brille la reine des fleurs,
Le premier jour qu'elle est éclose.
Crois-moi, profite des instans;
Après la fraîcheur du printemps,
Adieu les beaux jours de la rose.

L'Aurore a soin de l'embellir,
Vénus invite à la cueillir,
L'Amour la cultive et l'arrose.
Crois-moi, profite des instans;
Après la fraîcheur du printemps,
Adieu les beaux jours de la rose.

Demain le Temps peut la flétrir,
Et de sa main la défleurir;
Crains que ce vieillard n'en dispose.
Crois-moi, profite des instans;
Après la fraîcheur du printemps,
Adieu les beaux jours de la rose.

LA JEUNE PÉLERINE.

ROMANCE.

Assise au pied d'une fontaine,
Pleurait un jour la jeune Emma :
De Montmaur, pauvre châtelaine,
En pélerinage elle va
Jusques à la cité prochaine.

Au ciel, adressant sa prière,
Emma demande son époux ;
Depuis dix ans qu'il est en guerre,
Siffroy périt-il sous les coups
De quelque ennemi sanguinaire ?

Que je te plains, ô pélerine !
Tu te berces d'un vain espoir !
Hier, dans la forêt voisine,
Ton époux tomba, vers le soir,
Frappé d'une main assassine.

ATIS ET GLICÈRE.

Air : *Dans un bois solitaire et sombre.*

ATIS, surprenant Glicère.

QUEL est, dis-moi, jeune Glicère,
L'heureux berger de ce hameau,
Dont ta main vient, avec mystère,
De tracer le nom sur l'ormeau ?

GLICÈRE, cachant le nom.

Atis, pourquoi chercher à lire
Le secret chéri de mon cœur ?
Sur cet arbre je viens d'écrire
Le nom qui fait tout mon bonheur.

ATIS.

Puis-je oser croire, ô mon amie !...
Oui, oui, Glicère, tu rougis :
Je suis heureux, ta main chérie
Vient de graver le nom d'Atis.

LA PASTOURELLE.

ROMANCE.

M'ADVINT de choisir par malheur
Méchante mie ;
D'elle m'approche avec candeur
Et modestie,
Lui fais d'un sentiment profond
L'aveu sincère.
Savez-vous ce qu'elle répond ?
Ne sais qu'y faire.

En vain direz, matin et soir,
A la cruelle,
Que périssez de désespoir,
D'amour pour elle :
Soins perdus ; ces tant beaux discours
Ne peuvent plaire.
Las ! répondra-t-elle toujours :
Ne sais qu'y faire.

Cependant la vis par bonheur
Tout bas se plaindre,
Et d'aimer accuser son cœur
Sans se contraindre :
Elle soupirait, gémissait,
Était moins fière ;
Mais, par habitude, disait :
« Ne sais qu'y faire. »

L'enfant qui déroba son cœur
Accourt près d'elle,
Se plaisant à voir la douleur
D'une rebelle.
Lors, vîte, elle adresse à l'Amour
Sa plainte amère.
Le traître répond à son tour :
« Ne sais qu'y faire. »

« Heureuse étais, dit en courroux
« La pastourelle ;
« En badinant bravais tes coups,
« Peine mortelle !
« Faut brûler, me voir de l'Amour
« La tributaire.... »

— En suis fâché, dit-il; bonjour :
« Ne sais qu'y faire. »

Ne faudrait jamais se moquer
D'une ame tendre :
Si l'Amour voulez provoquer,
C'est trop prétendre ;
De mille traits vous blessera
Dans sa colère ;
En voyant vos larmes, dira :
« Ne sais qu'y faire. »

ANNETTE.

Air : *Ce fut par la faute du sort.*

SANS aucun effort et sans art,
Annette sait charmer et plaire ;
Elle a le souris, le regard
De la plus naive bergère :
Son ame est peinte dans ses yeux ;
Ils sont sans nuages comme elle ;

Elle brûle des mêmes feux
Dont brûle l'humble tourterelle.

Vous avez vu la fleur des champs,
Timide enfant de la nature,
Briller au retour du printemps,
Cachée au sein de la verdure.
Annette est cette jeune fleur;
C'est son emblême, son image,
Pareil éclat, même fraîcheur....
Annette encore a l'avantage.

Sur le déclin du plus beau jour,
Le doux parfum de la verdure
N'est que le souffle de l'Amour,
Ou l'haleine de la Nature.
D'Annette, hélas! un seul soupir
A sur moi bien plus d'influence;
Je le respire avec plaisir,
C'est le parfum de l'innocence.

CHLOÉ.

Air : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Rien n'est si joli que Chloé,
Rien ne me plaît comme elle ;
Son œil vif, son a r enjoué,
La rend toujours nouvelle :
Je ne vois rien de près, de loin,
Qui comme elle m'inspire ;
Pour Chloé, je sens le besoin
De reprendre ma lyre.

Elle est ma muse, je lui dois
Ma nouvelle énergie ;
C'est pour Chloé que sous mes doigts
Naîtra la mélodie :
Elle échauffe, énivre mes sens ;
J'aime, et, pour mieux le dire,
Je demande des sons brûlans
Aux accords de ma lyre.

Objet des plus doux sentimens,
Des plus tendres pensées,
Tu me rends de mes plus beaux ans
Les délices passées.
J'aime à célébrer le bonheur;
Mais un autre, où j'aspire,
Serait mieux goûté par mon cœur
Que chanté sur ma lyre.

Lorsque sans égards pour nos nœuds,
Sans pitié pour ma flamme,
Atropos, de mes jours heureux,
Viendra couper la trame;
Ton ami, fidèle à ta loi,
Fidèle à son délire,
S'éteindra l'œil tourné vers toi,
Et la main sur sa lyre.

MYRTIL.

Air : *Chantez, dansez, amusez-vous.*

L'AUTRE jour, au bord d'un ruisseau,
Assise à l'ombre d'un vieux chêne,
Chloé regardait couler l'eau,
Et soupirait ainsi sa peine :
Myrtil eut mon cœur, j'eus sa foi,
Et l'ingrat s'éloigne de moi.

Tout semble annoncer le bonheur,
Au premier instant que l'on aime.
Myrtil me peignit la candeur ;
Il m'aima, je l'aimai de même.
Myrtil eut mon cœur, j'eus sa foi,
Et l'ingrat s'éloigne de moi.

Dans la nature tout renaît ;
Déjà reverdit le platane,
Lilas, violette, et muguet,
Tout refleurit et tout se fane !

Il a mon cœur, il a ma foi,
Et l'ingrat s'éloigne de moi.

J'entends l'alouette chanter,
Et Chloé demeure muette !
J'aperçois mes chèvres sauter,
Et Chloé rêve sur l'herbette ;
Il a mon cœur, il a ma foi,
Et l'ingrat s'éloigne de moi.

Pour lui ma peine est un plaisir ;
Il s'applaudit de ma souffrance !
Mais, dieux ! s'il allait revenir !
Laisse-moi, trompeuse espérance....
Si Myrtil me gardait sa foi,
Il ne fuirait pas loin de moi.

Vous qui nous charmez par vos chants,
Petits oiseaux de ce bocage,
Vous voyez quels sont mes tourmens ;
Allez les peindre à mon volage ...
Oiseaux, il m'a donné sa foi,
Et l'ingrat s'éloigne de moi.

Dites-lui : Ta Chloé languit ;

Reviens près d'elle ; Amour l'ordonne ;
Et, malgré son juste dépit,
Myrtil, ta Chloé te pardonne.
Chloé n'aime et n'aima que toi ;
Rends-lui donc ton cœur et ta foi.

GLYCÈRE.

Mon cœur voulait sincèrement
Se vouer à l'indifférence ;
Mais, conduit par le sentiment,
L'Amour lui prouva sa puissance :
L'Amour est un dieu plein d'appas,
  Qui sans cesse nous flatte ;
Lui résister, c'est être ingrate,
  Et je ne le suis pas.

Oui, c'était un beau soir d'été,
Hélas ! il m'en souvient encore,
D'un ton plein de sincérité,
Lucas me dit : Je vous adore !
Pour résister, en pareil cas,

A l'amant qui nous flatte,
Il faudrait être bien ingrate,
Et je ne le suis pas.

Depuis ce jour, avec ardeur
Près de moi l'Amour le ramène ;
Il fait partager à mon cœur
Ses feux, son martyre, et sa peine.
Quand le cœur soupire tout bas
Pour l'amant qui nous flatte,
Lui résister, c'est être ingrate,
Et je ne le suis pas.

Ainsi finissait la chanson
De la belle et tendre Glycère :
Le berger, derrière un buisson,
Applaudissait à la bergère :
« Viens, ah ! viens ! dit-il, dans les bras
De l'amant qui te flatte.
Hésiter serait être ingrate.... »
— Ah ! je ne le suis pas. »

FIN.

TABLE

DE LA PASTOURELLE.

FIN DE LA TABLE.

Lan